

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 19 décembre 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Histoire du jour, par Carlos. — Poésie : Hivernales, par Noël Pays. — Un conseil par semaine — La Porteuse de Pain (suite). — La neige, par Charles. — Notes et impressions. — Récréations de la famille. — Chosés et autres.

GRAVURES : La guerre d'Orient : Départ du roi Milan, de Serbie, pour la frontière. — Un concert de famille. — Gravure du feuillet. — Rébus.

NOS PRIMES

Les principales primes du dernier tirage réclamées jusqu'à ce jour sont les suivantes : M. F.-X. Desnoyers, jardinier, Côte de la Visitation, près de Montréal, \$25.00 ; Madame Délina Lanthier, 26, rue St-Hypolite, Montréal, \$10.00 ; M. Nazaire Beaudoin, 1017, rue St-Jacques, Montréal, \$4.00 ; M. Louis P. St-Louis, 1231, rue Ontario, Montréal, \$2.00.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.

NOTRE AGENT AUX ÉTATS-UNIS

M. C. Dubé, de Quinebaug, Conn., boîte 20, notre agent général pour les Etats-Unis, doit établir des sous-agences dans toutes les villes des Etats-Unis.

Les personnes qui desireraient se charger des sous-agences du MONDE ILLUSTRÉ, dans les villes et villages des Etats-Unis, voudront bien s'adresser à M. Dubé.

ENTRE-NOUS

L y a quelque mois, un homme, dans toute la force de l'âge, sur le point de quitter la maison paternelle, à Saint-Boniface, embrassait sa vieille mère, sa femme et ses enfants en pleurs, en leur disant :

« Mes biens-aimés, séchez vos larmes... Des nuages qui s'amoncellent à l'horizon sortira sans doute une effroyable tempête, mais mon devoir est de tenter encore le sauvetage de notre frêle navire. Si je dois mourir, bénissez-moi, ma mère. Toi, ma fidèle compagne, prie Dieu pour moi, et dis à mes enfants que je n'avais pour tout bien que mon cœur, et que je l'ai donné à mon pays. »

Un dernier baiser à tous... et il disparut en leur jettant ce mot d'espérance : « Au revoir. »

Pauvre mère ! pauvre femme ! pauvres enfants !

* *

Samedi dernier, la maison paternelle était tout en deuil.

La grande salle était sombre, des draps noirs pendaient aux murs ; sur une table couverte d'une nappe blanche se trouvaient un crucifix, deux cierges, un bénitier... Dans un coin, la vieille aux cheveux blancs, les yeux hagards, murmurait une chanson de mère berçant son enfant ; la femme, brûlée de fièvre, ne pouvait plus même pleurer ; les enfants sanglotaient...

Quelques hommes, aux traits énergiques, à la barbe brillante de gouttes d'eau, pluie qui tombe des yeux et qui vient du cœur, entrèrent dans la salle funèbre...

Ils portaient une longue boîte de bois noir qu'ils déposèrent à terre. L'un d'eux enleva le couvercle...

« Mère, bénis ton fils, femme, prie Dieu ; enfants, à genoux, regardez..... »

Riel !

* *

C'est lui qui revient au milieu des ses bien-aimés.

Il était parti, plein de jours, le cœur gonflé d'espérance et d'amour pour les hommes de son sang ;

regardez au fond du coffre de bois noir, il est là, étendu, semblant dormir... Mais il est froid... il est mort !...

L'orage a éclaté, le sauveteur, égaré dans la tourmente, le pilote perdu a vu, sur la rive, une lueur qu'il a prise pour un phare, pour le port, pour le salut.

Erreur fatale ; ceux qui avaient allumé ce feu n'étaient pas des hommes qui risquent leur vie pour sauver leurs semblables, c'étaient des naufrageurs !

Quand, sur les côtes inhospitalières de Biscaye, un navire égaré par les feux trompeurs vient se briser contre les rochers, les naufrageurs arrivent en foule et, plus féroces que les tigres, plus lâches que des hyènes, ils se ruent sur les cadavres, leur arrachent leurs bijoux et coupent les doigts pour enlever plus vite les bagues qu'elles entourent.

Quand Riel fut tombé dans le piège qu'on lui tendait, la curée fut belle pour les naufrageurs, l'un s'empara de l'or, l'autre prit ce qu'on lui jetta.

* *

C'est donc le 12 de ce mois que le chef des Métis est venu prendre sa place dans le cimetière de Saint-Boniface, à côté de son père, et l'héritage qu'il laisse à ses enfants est une tombe sur laquelle ils iront pleurer.

Ce qu'il a laissé à son pays, c'est son cœur. Ce qu'il a légué aux Métis, c'est le désir de le venger.

Dieu veuille que cette soif de vengeance ne soit pas assouvie, et que de nouveaux hommes politiques rendent enfin justice aux malheureux qui ne demandent que leurs droits ! Mais il faut se rendre à l'évidence ; déjà des bruits sinistres arrivent à nos oreilles ; les dépêches nous annoncent qu'il règne une immense excitation à Prince-Albert par suite de l'allure inquiétante des Sauvages.

Déjà on dit que les tribus de Battleford sont alliées aux Pieds-Noirs.

Dans Ontario, on s'inquiète et on parle même d'envoyer de nouveau des troupes au Nord-Ouest.

Ministres d'Ottawa, quelle terrible responsabilité vous avez encourue !

* *

On nous accuse souvent de vouloir faire une guerre de race.

Je me tiens à quatre pour ne pas éclater, en vous soumettant la circulaire suivante, qui a été distribuée la veille de l'enterrement de Riel, par les Anglais (pas d'Angleterre) de Winnipeg :

Guerre de races ! Oui, la guerre de races jusqu'aux dents !!! Le public outragé restera-t-il tranquille en voyant la grande démonstration que l'on va faire pour l'enterrement d'un rebelle et d'un traître, Louis Riel ? Non, assurément, non ! Laissez tous les citoyens vraiment loyaux aller à Saint-Boniface, où le traître doit être enterré, et si le moindre mot d'insulte est dit contre les Canadiens-Anglais, laissez-les jeter à bas la cathédrale sur la tribu qui exalte les rebelles, et faites-les disparaître de la surface de la terre ! ! *God save the Queen !*

Je n'invente rien, je vous donne la traduction de cet appel au carnage, à la tuerie des catholiques. C'est clair comme le jour, et il faudrait être complètement idiot pour ne pas comprendre.

Peut-être plus révolutionnaire, plus sanguinaire, plus haineux, plus communard que cela ?

Et c'est nous qu'on accuse de vouloir faire une guerre de races, quand ces gens-là veulent détruire la cathédrale de Saint-Boniface et nous égorger sur un cercueil !

* *

Le gouvernement républicain ne semble pas faire le bonheur de tous les Américains, si j'en juge par la singulière demande qui vient d'être faite au Congrès, par un groupe de radicaux de l'Ouest.

Ces citoyens, qui ont des idées très égalitaires, trouvent que le Président est de trop dans la machine gouvernementale, et en demandent purement et simplement la suppression.

Détruire est très facile, mais il s'agit de savoir par quoi on remplacera ce que l'on veut abattre.

Les radicaux de l'Ouest n'ont pas oublié ce détail ; ils proposent de nommer à la place du Président un comité de cinq membres, qui auront les privilèges et les droits du successeur de Washington.

Je ne crois pas que cette idée fasse fortune.

Après qu'une question a été décidée au Congrès,

aller la soumettre encore à cinq ou six personnes qui recommenceront la discussion, me semble un moyen peu pratique d'accélérer et d'améliorer les publiques.

On objecte que le Président des Etats-Unis a plus de pouvoirs que tous les rois et empereurs, à part le czar de toutes les Russies ; si cela est et que l'on trouve qu'il y a eu des excès de pouvoir, il est facile aux représentants du pays de reviser la constitution, si c'est vraiment le vœu des électeurs, et de réduire l'autorité du chef de l'Etat.

Mais de là à nommer six chefs au lieu d'un, il y a tout un grand pas.

* *

Il vient de mourir à New-York un homme qui avait dix-huit dollars à manger par minute.

Ce crésus est mort comme tout le monde meurt à son tour, et aujourd'hui six pieds de terre suffisent à contenir la dépouille de celui qui étonnait le monde de son luxe et qu'envenaient les centaines de millions de pauvres diables qui, chaque matin, se demandent comment et où ils déjeuneront, dîneront et souperont.

Chacun des fils de l'archi-millionnaire aura huit millions, sa veuve et ses filles auront des propriétés évaluées à plusieurs millions. Puis le testateur lègue d'autres millions à droite et à gauche, c'est une pluie d'or, d'actions de chemins de fer, de palais, de châteaux, de maisons, etc.

Quand au reste, car il reste malgré tout encore des millions à donner, ils sont partagés entre les deux fils aînés.

La dépêche ajoute, après avoir donné le reste du testament, que les héritiers sont satisfaits.

Vraiment ! ils sont satisfaits ! c'est étonnant comme il y a des gens qui se contentent de peu !

* *

Tout rayon de soleil est voisin d'une ombre.

Tout est contraste dans la vie des hommes et des peuples.

Les citoyens des Etats-Unis se plaignent du chef de leur Etat, l'empereur d'Allemagne se plaint de ses sujets.

Depuis Iéna on a consacré en Prusse d'abord, et plus tard en Allemagne, ce principe, énoncé par Napoléon I^{er}, que tout citoyen en venant au monde est de la chair à canon.

Que le canon tonne au Nord, à l'Est, à l'Ouest ou au Midi : boulet, voici ta pâture ; tue des hommes, âme de bronze !

Ce système, poussé aux dernières limites du possible par le chancelier de fer, bête féroce qui a nommé Bismarck, et par le ministre de la guerre de l'empire d'Allemagne, homme à tête glabre et à bouche de vampire, de Moltke, ce système, dis-je, fatigue les Teutons depuis longtemps.

* *

Les Allemands, qui ont soif de liberté et qui ne veulent pas devenir chair à canon, s'en vont aux Etats-Unis, pour la plupart, afin d'éviter l'honneur de porter un sabre ou un fusil destiné à tuer la civilisation.

Devenus Américains au bout de quelques années, régulièrement naturalisés, ils s'en reviennent chez eux, croyant pouvoir jouir enfin du privilège des hommes libres du continent du nouveau monde.

Erreur ! Bismarck et de Moltke leur refusent la joie d'embrasser leurs vieux parents ; on les emprisonne à leur retour, et, bon gré malgré, il faut devenir chair à canon.

C'est pourquoi Sa Majesté Guillaume a fait prévenir tous les sujets, les esclaves plutôt de son empire, que leur naturalisation en pays étranger ne leur servira de rien, et qu'Allemands nés, Allemands ils vivront, Allemands ils resteront.

Qu'arrivera-t-il de tout cela ?

Wilhem partira le premier, Gretchen le suivra, et les enfants de Gretchen et de Wilhem seront tout, excepté Allemands !...

* *

Pasteur éplit le monde de son nom.

De tous les pays du monde arrivent des personnes mordues par des chiens enragés, et qui viennent demander la vie au grand savant.

Dernièrement, un Hongrois, qui venait d'être mordu, a vendu tout ce qu'il possédait pour sub-